

CRÉATIVITÉ DE L'OBJET, INVENTIVITÉ DES DONNÉES

L'imagination sociologique dans et pour l'enquête de terrain

PAR

Albert OGIEN

Deux idées guident souvent le travail du sociologue comme en sous-main : le souci de se soumettre au réel et la volonté de produire une explication au sujet du fragment de ce réel qu'il choisit de soumettre à ses investigations. Ces deux idées sont, d'une certaine manière, consubstantielles à l'exercice de la sociologie, tout au moins pour ceux qui admettent que sa vocation est de rendre compte, de façon empirique et pas purement spéculative, des formes organisées de l'action humaine. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont largement partagées par les sociologues, que leur démarche soit de nature quantitative ou qualitative. Si, pour les premiers, une réalité sociale existe, qu'il s'agit d'expliquer à l'aide de prénotions tirées d'une théorie (structure sociale, inégalité, domination, organisation, identité, intérêt, etc.), pour les seconds, c'est la constitution d'un fragment de cette réalité qu'il s'agit d'observer en la saisissant à même les pratiques qui lui donnent les allures qu'il manifeste⁵¹.

Ce texte se bâtit sur une intuition : bien qu'ils établissent une certaine unité de la discipline et en assurent la validité scientifique, le souci du réel et la volonté d'expliquer ont contribué à brider excessivement l'imagination sociologique et fini par figer le type de phénomènes et le genre de questionnement dont il est admis qu'ils relèvent de ses investigations⁵². Je voudrais donc plaider pour un tra-

51. Un bon indice de cette commune préoccupation se découvre dans les incessantes tentatives d'établir un lien entre « micro » et « macro » sociologies, fondées sur la croyance qu'il existe un continuum entre ces deux façons d'appréhender le social.

52. En gros, le caractère déterminant des structures morphologiques d'une société, les rapports de pouvoir et de domination, la force normative des institutions morales et politiques, l'accomplissement séquentiel des activités pratiques, la nature socialement organisée de l'expérience, la constitution de l'identité sociale des individus, la rationalité des décisions individuelles.

vail sociologique dégagé de ce souci et de cette volonté, revendiquant la liberté du chercheur et encourageant le goût de la découverte. L'argument central de ce plaidoyer est le suivant : c'est dans la construction même de l'enquête empirique que le sociologue doit exercer sa liberté ; et, très particulièrement, dans trois de ses opérations initiales : façonner des phénomènes inédits ; définir des objets créatifs ; et organiser l'inventivité des données recueillies.

Avant de développer cet argument, je dois préciser que l'appel à la restauration de la liberté du sociologue n'est en rien une défense du bricolage ou de l'anarchie méthodologique. Je le conçois, tout au contraire, comme une condition nécessaire d'une pratique rigoureuse de la sociologie en général, et de celle qui fonde ses analyses sur des données recueillies dans le travail de terrain en particulier. C'est qu'encourager le sociologue au plein exercice de sa liberté revient simplement à lui permettre de mettre en application un principe énoncé par G.-G. Granger, dans un livre malheureusement oublié, où il formulait un principe qu'il considérait être le seul guide plausible pour les sciences de l'homme : « Un système nouveau, une phénoménologie de l'objet scientifique [doit être] substituée au système brut des significations vécues, à la phénoménologie des rapports perçus. » (Granger, 1967 : 66)⁵³. Quarante années après sa formulation, il me semble utile de revenir aux leçons que ce principe contient. Et d'abord à celle-ci : pour répondre à sa visée scientifique, le travail sociologique doit *délibérément* définir l'objet de ses analyses à partir d'un questionnement interne — théorique, méthodologique ou empirique — à la discipline, et pas en obéissant à la demande sociale. La question reste bien sûr de savoir comment le faire tout en produisant un gain heuristique ; ce qui est précisément ce que je vais tenter d'indiquer dans ce texte.

Je vais donc, en un premier temps, décrire la manière dont les trois éléments que j'ai évoqués (phénomène inédit, créativité de l'objet, inventivité des données) se combinent pour former un dispositif de recherche exprimant la liberté du sociologue. Et pour le faire de façon à ne pas compliquer le tableau, je vais évoquer la démarche que j'ai suivie dans trois enquêtes de terrain au cours desquelles la force de ce dispositif s'est peu à peu dégagée. Dans le second temps, j'essaierai de montrer comment la créativité et l'inventivité de l'enquête peuvent prendre appui sur un procédé de définition de l'objet proposé par l'ethnométhodologie : la découverte d'un *perspicuous setting*. J'espère que les conclusions que je tirerai de cette présentation rendront mon plaidoyer pour la liberté convaincant.

Trois enquêtes

Établir les limites de la connaissance nécessaire

Au terme de ma première enquête de terrain, qui entendait rendre compte des formes d'affiliation à l'univers de la psychiatrie en les rapportant aux usages ordinaires des catégories du raisonnement psychiatrique (Ogien, 1989), une question

53. Pour une discussion de cette instruction, voir Ogien, 2007.

que j'avais délibérément évité de traiter restait en suspens : comment vérifier empiriquement la validité d'une affirmation (qui était à l'époque martelée par les détracteurs de la psychiatrie) selon laquelle ce que font les psychiatres n'est pas gouverné par la simple application d'un savoir médical aux cas que présentent leurs patients ? Une réponse s'est dessinée dans le cours de l'enquête, lorsque j'ai découvert qu'un secteur de l'activité professionnelle – la psychiatrie de l'enfant – est officiellement caractérisé par une double précaution : les praticiens doivent éviter de poser un diagnostic et d'établir un pronostic (les deux actes décisifs de toute activité thérapeutique) pour des patients (les enfants) qui sont en évolution et qu'il importe de ne pas marquer précocement en les figeant dans une pathologie. En somme, le savoir qui fonde la légitimité de cette activité de soin s'oblige (contrairement à ce qui se fait ailleurs en médecine) à ne pas s'affirmer (Ogien, 1992). Autrement dit, celui qui est censé savoir (le psychiatre en ce cas) doit s'abstenir de dire qu'il sait. Une des conséquences de cette abstention (qui est une des propriétés contextuelles de l'activité de la pédopsychiatrie) est la disparition de terme fixe posé à la recherche de données utiles à l'élaboration d'un acte thérapeutique puisque, en théorie, aucune formulation n'est vraiment prévue pour clore le protocole d'investigation clinique. Je découvrais alors un excellent laboratoire naturel pour analyser la place que le savoir psychiatrique occupe dans la pratique de la psychiatrie. Mais il me fallait encore définir un objet d'enquête susceptible de produire des données venant alimenter cette analyse (sans heurter de front les certitudes des professionnels dont je voulais observer le travail au quotidien). Ce que j'ai fait à partir d'une question qui s'imposait d'elle-même : comment une équipe thérapeutique résout-elle le problème qui consiste à savoir à partir de quelle quantité d'informations accumulées (et non synthétisées sous la forme d'un diagnostic et d'un pronostic clairement annoncés) à propos d'un enfant peut-elle être sûre que ce qu'elle fait pour lui est bien ce qu'il faudrait qu'elle fasse ? En d'autres termes, le phénomène que mon enquête devait chercher à documenter était le suivant : comment s'établissent les limites de la connaissance nécessaire ?

Quantifier l'efficacité en matière de santé

Second exemple : au cours d'une enquête menée sur les conditions d'attribution d'argent public à des bénéficiaires de prestations sociales, j'ai découvert la place de plus en plus décisive que prenaient les méthodes de management reposant sur les techniques de quantification dans le processus de prise de décision administrative et politique. J'ai alors commencé à m'intéresser à l'introduction des catégories du raisonnement économique et financier dans l'activité courante des administrations d'Etat (ce que j'ai nommé par la suite *l'esprit gestionnaire* – Ogien, 1995), et à la façon dont l'usage en routine de ces catégories ouvrait un cycle de transformation du raisonnement politique. Au terme de l'enquête menée au sein des services de l'institution qui, en France, met en œuvre la politique familiale (C.N.A.F), il apparaissait clairement que les pratiques gestionnaires dont j'avais observé l'installation dans cet organisme – cette façon méthodique d'assujettir des procédures de décision politique aux techniques de quantification – allaient s'appliquer au domaine de la santé (c'est-à-dire dans les services d'un

autre organisme : l'Assurance maladie). Mais cette extension annoncée m'a tout de suite paru problématique. Mon intuition était que l'activité médicale résisterait à la volonté gestionnaire des pouvoirs publics de la quantifier, du seul fait de ses caractéristiques morales (rapport à la vie et à la mort) et institutionnelles (souveraineté de la décision du médecin). Un problème restait à résoudre : comment vérifier empiriquement la justesse de cette intuition ? Et voilà qu'un jour, en lisant *Le Monde*, je tombe sur un petit article qui relate le travail d'une corporation, dont j'ignorais l'existence et que j'aurais ignoré encore aujourd'hui si je n'avais été en quête d'un lieu propice pour l'analyse que j'avais en tête. Cette corporation, c'est celle des médecins-inspecteurs du Service médical de la Sécurité sociale. Et je lis dans cet article qu'une nouvelle mission vient de leur incomber : organiser le contrôle des Références Médicales Opposables (R.M.O.). Qu'étaient donc ces R.M.O. ? Une liste de gestes thérapeutiques conformes à l'état le plus récent de l'art médical qui, établie de façon autonome et consensuelle par des groupes de praticiens, prend, dans le cadre de la Convention qui lie les médecins à l'Assurance maladie, un statut de règlement administratif proscrivant explicitement ce qu'il n'y a pas lieu de faire dans le traitement d'une pathologie définie. Le projet initial prévoyait que la totalité des pathologies et des actes médicaux donnant lieu à remboursement par l'Assurance maladie – en médecine de ville comme à l'hôpital – devait être encadrée par des R.M.O. La mise en œuvre de ce dispositif de contrôle réclamait l'instauration d'un système d'information exigeant la codification intégrale et unifiée des pathologies et des actes thérapeutiques (Ogien, 2000). Observer la mise en place du système R.M.O. offrait l'occasion d'étudier une pratique correspondant à ce que je recherchais : l'institution de la quantification de l'activité médicale afin d'en maîtriser le coût et en la soumettant à un contrôle de gestion. Mon intuition trouvait donc un laboratoire vivant dans lequel je pouvais l'éprouver empiriquement. L'analyse du travail des médecins-inspecteurs portait une seconde promesse : poursuivre l'analyse de la manière dont les pratiques gestionnaires en viennent insensiblement à organiser l'activité de gouvernement et à modifier les catégories descriptives de la langue politique (Ogien, 2001). C'est au croisement de ce jeu d'hypothèses que l'enquête sur la mise en œuvre des dispositions relatives aux R.M.O. par les médecins-inspecteurs de la Sécurité sociale s'est finalement donnée cet objet : *comment les techniques de quantification de l'activité médicale parviennent-elle à définir et à imposer les conditions de son efficacité*⁵⁴ ?

Reconceptualiser l'expérience

Troisième exemple : une recherche sur la toxicomanie. Ce cas diffère des deux autres en cela que le sujet n'était pas défini de façon autonome par l'équipe de recherche, réunie pour l'occasion autour de R. Castel, mais qu'il lui était en quelque sorte imposé. Il s'agissait en effet de répondre à une demande un peu vague émanant d'un service d'études du Ministère de la Santé : que peut nous

⁵⁴. Au sens gestionnaire du terme, c'est-à-dire tel qu'il est mesuré par des indicateurs de performance.

apprendre la sociologie au sujet de ce « problème social » qu'est la consommation de drogues ? Face à l'idée reçue qui veut que les sociologues ont certainement quelque chose à dire à ce sujet, la première réaction a été de l'écarter. Pour rompre avec les manières courantes dont la question de la drogue est conçue, nous avons donc rapidement décidé qu'au lieu d'essayer de donner une nouvelle explication des causes de l'entrée dans la toxicomanie, il convenait plutôt de comprendre comment les toxicomanes s'en sortaient, puisque les chiffres produits par les épidémiologistes attestent que c'est ce qui arrive le plus massivement (une information qui étonne tellement ceux qui la découvrent pour la première fois qu'ils font tout pour l'ignorer)⁵⁵. L'enquête a alors essayé de saisir, à partir d'entretiens menés auprès d'individus se définissant eux-mêmes comme d'anciens toxicomanes, comment ils décrivent le processus au terme duquel ils en viennent à abandonner ou à contrôler leur dépendance. Dans un premier volet, l'enquête a cherché à décomposer le phénomène de la toxicomanie en logiques pratiques différentes déterminant des types de problèmes propres à chacune des dimensions de l'usage de drogues (répression, consommation clandestine, soin, commerce illégal, drame individuel, peur, etc.). Elle a permis de rappeler un principe sociologique premier : les mondes dans lesquels circulent les substances illicites et leurs consommateurs sont, comme tous les autres, soumis à des formes de contrôle social. L'objet du second volet de l'enquête a été défini à partir d'une hypothèse sociologique : si on admet que la toxicomanie est un mode de vie que les individus décident d'adopter, s'en sortir est un processus qui requiert du drogué qu'il en vienne à porter un jugement négatif sur l'expérience qu'il est en train de vivre. La question qui se posait alors était la suivante : comment se produit cette révision qui conduit à abandonner des engagements absolus⁵⁶ ? C'est ainsi que l'enquête a permis d'alimenter en données l'analyse d'un phénomène : *comment s'accomplit une reconceptualisation de l'expérience ?*

Ce léger déplacement (considérer la toxicomanie du point de vue de la sortie plutôt que l'entrée) ouvre un nouvel ordre de questionnement. Il s'est agi de montrer comment un individu parvenait à se remettre dans les conditions d'une attitude naturelle face au monde. Reconceptualiser l'expérience est donc une activité qui consiste, pour le drogué, à manifester ostensiblement ce que tout un chacun est censé posséder de façon automatique : la normalité. Ce qui réclame une double opération : tout d'abord, se donner une définition de ce que l'être humain normal doit être et, ensuite, essayer de se conformer aux éléments de ce portrait idéal. Ce qui l'oblige à faire oublier les offenses passées en les associant à l'état de drogué et à se présenter comme une personne à nouveau responsable, jouant correctement les rôles qu'il doit occuper dans sa vie quotidienne et manifestant son respect des contraintes d'acceptabilité propres à chaque situation familière (Ogien, 1994).

55. Voir Castel, dir., 1998.

56. Dans les entretiens avec les anciens toxicomanes, ceux-ci expliquent la modification de leur consommation (arrêt total, réduction importante ou usage contrôlé) en faisant état d'un moment spécifique où ils ont conçu la nécessité de changer un mode de vie dont il pressentent, soudain, qu'il n'est plus tolérable. Le plus souvent, le toxicomane commence à porter un autre regard sur son expérience passée lorsque le quotidien de la drogue ne fait plus référence qu'à des circonstances gênantes, désolantes ou tragiques. Il en vient alors à caresser l'idée de cesser d'être « accro » pour retrouver une vie moins chaotique, avec ou sans sa drogue de prédilection.

Les principes de la description

Les trois enquêtes de terrain que je viens de présenter ont une série de points en commun. Le premier est la particularité de l'objet qu'elles se donnent : « établir les limites de la connaissance nécessaire » ; quantifier l'efficacité en matière de santé ; reconceptualiser l'expérience. La bizarrerie de ces objets tient à ce que ce sont des *formes d'activité* que des groupes d'individus accomplissent, pas des organisations, des institutions, des rapports de pouvoir, des dispositifs politiques, et pas non plus ces thèmes traditionnels qui divisent la sociologie en domaines de spécialisation (pauvreté, drogue, chômage, inégalité, prison, travail, santé, genre, etc.). En fait, ils s'inscrivent dans un de ces thèmes (la psychiatrie, la toxicomanie ou l'action publique), qu'ils prennent un peu en otage, en pervertissant l'usage qui en est habituellement fait en sociologie.

Ce type d'objet conduit à recueillir et à analyser les descriptions que les individus formulent pour rendre compte de la manière dont ils font ce qu'ils ont à faire. Mais se mettre à l'école de ce que les enquêtés disent n'implique pas nécessairement de réhabiliter le point de vue des acteurs et de prendre à la lettre le contenu de leurs affirmations. Une autre manière d'envisager ces descriptions (inspirée de l'ethnométhodologie) consiste à faire de la formulation de leur point de vue par les acteurs eux-mêmes un objet d'analyse sociologique de plein droit. Cette primauté accordée à la forme (comment est dit ce qui est dit) au détriment du fond (ce qui est dit) oblige à suspendre tout jugement au sujet de la véracité et de l'authenticité de ces énoncés et à refuser d'expliquer la véritable nature de ces descriptions en recourant aux catégories d'une théorie savante.

Le deuxième point commun est que l'enquête requiert une *familiarisation totale* avec la forme d'activité pratique étudiée et le milieu dans lequel cette activité se déroule (c'est-à-dire une longue présence sur un terrain pour en apprendre et en pratiquer la langue vernaculaire et les usages). Une grande part de cette familiarité naît dans la lecture d'une masse de livres, d'articles et de documents relatifs aux conditions (généalogiques, historiques, politiques et administratives) dans lesquelles l'activité observée se déroule (comme l'exercice de la psychiatrie, la prise en charge de la toxicomanie ou l'activité de gouvernement). Mais ce savoir accumulé doit servir l'enquête (et pas constituer l'objet du travail) : il faut, par principe, considérer qu'il est totalement *absorbé* dans ce que les agents sont en mesure de faire dans *l'ici et le maintenant* de l'activité pratique telle qu'elle se déroule au quotidien. Et c'est *dans* cette activité qu'il convient de la découvrir sous sa forme actualisée.

Prendre ce parti ne revient pas à s'affranchir des exigences du réalisme sociologique. Cela ne fait qu'inverser l'ordre traditionnel des priorités : l'analyse d'une forme d'activité pratique sert *d'abord* à décrire les opérations épistémiques (ou les méthodes) que les agents utilisent *de façon irréfléchie* pour mettre *directement* en ordre les éléments perceptibles d'un environnement d'action (choses, individus, faits et gestes, énoncés) aux seules fins pratiques d'assurer la continuité des échanges

sociaux ; et ce n'est que *de surcroît* que cette description rend compte de la nature et des modalités de l'actualisation de l'activité pratique étudiée (c'est-à-dire le travail des agents ou les pratiques professionnelles faisant l'objet de l'observation).

Le troisième point commun est la modification de l'orientation du recueil de données. De la même manière que la recherche sur archives, dossiers, littérature professionnelle, littérature grise est conçue comme une manière de se familiariser avec le mode de raisonnement et les routines propres à la forme d'activité pratique dans laquelle l'action analysée s'inscrit, la conception et la pratique de l'entretien doivent être pensées autrement : il ne s'agit plus de faire de l'interlocuteur un informateur, mais de le mettre en situation de produire des énoncés originaux dans lesquels s'exprime le phénomène qu'on cherche à mettre au jour et à décrire : les opérations épistémiques élémentaires constituant l'exercice de la connaissance ordinaire (identification, mise en relation, généralisation, typification, catégorisation, etc.) et dont on fait l'hypothèse qu'elles rendent possible le déroulement de l'action en commun.

Le quatrième point commun tient au renoncement aux formes de l'explication théorique (qui font de la société, de la domination ou de la rationalité de l'acteur un principe d'explication *a priori*) et au choix délibéré de la description détaillée (rendre compte de façon minutieuse de l'ensemble des éléments qui font que les pratiques collectives s'engagent, se développent et s'achèvent de la manière dont elles le font). Les trois recherches que j'ai présentées illustrent le caractère ouvert et créatif de la démarche adoptée : on façonne un phénomène, on définit un objet d'enquête, puis on observe des pratiques qui s'y rapportent telles qu'elles s'accomplissent *in situ* ; et c'est en fonction de l'inventivité des données recueillies dans cette observation que se juge, *dans et pour l'enquête*, la valeur heuristique de la description du phénomène qui est à l'origine de cette construction.

Tel est donc l'autre point commun de ces recherches : elles reposent sur la liberté que le sociologue se donne de définir son objet d'enquête en fonction du potentiel de créativité dont il le crédite (sur une base analytiquement fondée). C'est sur ce point commun que je voudrais m'attarder dans le reste de mon texte, en mettant cette liberté du sociologue en relation avec un procédé utilisé dans les recherches en ethnométhodologie : la découverte d'un *perspicuous setting*. J'espère, malgré le caractère apparemment réservé aux initiés de cette discussion, montrer que ce procédé devrait être utilisé par tout sociologue soucieux de marquer son autonomie.

Qu'est-ce qu'un *perspicuous setting* ?

Un petit problème lexical se pose dès qu'on essaie de préciser ce qu'on entend, en ethnométhodologie, par *perspicuous setting*. Il est en effet difficile de choisir l'adjectif qui correspond le plus exactement, en français, au *perspicuous* anglais. Une définition de dictionnaire nous donne deux sens. Lorsque *perspicuous* s'applique à une description ou une représentation, on a : « exprimé clairement ou facilement compris ; clair (*it provides simpler and more perspicuous explanations than its rivals*) » ; et appliqué à une personne : « capable de rendre compte et d'ex-

primer clairement une idée ». Que voudrait alors dire *perspicuous* appliqué à un *setting* (un contexte)? On pourrait traduire par « clarifiant », « éclairant », « illuminant », voire « intelligent »⁵⁷. Je choisis de traduire *perspicuous setting* par « contexte malin ». Passons maintenant à ce que cette notion veut dire, telle que cela ressort des quelques remarques que Garfinkel lui consacre et qui se trouvent dans deux passages de *Ethnomethodology's Program* : le premier où il rappelle l'illumination de Sacks ; le second où il décrit l'activité d'une femme aveugle dans sa cuisine : Helen.

L'illumination d'Harvey Sacks

Garfinkel raconte cette histoire : « En 1963, Harvey Sacks et moi travaillions au Centre de Prévention du Suicide de Los Angeles. Un jour, il entre dans mon bureau en s'exclamant : "Harold, j'ai une distinction entre 'possédables' (*possessables*) et 'possessibles' (*possessitives*)" ». De prime abord, cette distinction paraît bizarre à Garfinkel, mais Sacks lui fournit une explication : se promenant en ville, il a subitement conçu une différence entre le fait d'appréhender des choses désirables comme disponibles au sens où on sait pouvoir les acquérir et en jouir si on le souhaite, par opposition à d'autres choses désirables dont on sait immédiatement qu'elles appartiennent à quelqu'un et nous seront à jamais inaccessibles. Mais ce qui compte, pour Garfinkel, au-delà de cette illumination un peu obscure, c'est ce que dit ensuite Sacks, qui stoppe Garfinkel avant qu'il n'ait ouvert la bouche et s'exclame : « Je ne veux pas que tu me dises ce que je veux dire par cette distinction, je veux le découvrir par moi-même. Je ne veux ni en produire une définition abstraite ni consulter des autorités expertes pour l'apprendre. Ce que je veux, c'est trouver un groupe d'individus au travail, quelque part, à Los Angeles peut-être, qui, dans le cours de leur travail quotidien, et parce qu'ils savent que cette distinction fait partie de leur travail quotidien, seront en mesure de m'apprendre ce que j'ai en tête parce qu'ils savent ce que cette distinction veut dire dans le travail quotidien » (Garfinkel, 2002 : 182).

L'histoire se poursuit : « Un jour, dit Garfinkel, Sacks rentre dans mon bureau avec un grand sourire : il avait trouvé son groupe ! Quel était ce groupe ? Des membres d'une équipe de la police de Los Angeles dont une partie du travail consistait, dans leurs rondes quotidiennes, à repérer, parmi toutes les voitures garées, celles qui sont abandonnées. C'est sur la base de cette distinction, qu'ils opéraient de façon instantanée, qu'ils décidaient, sur le champ, soit d'appeler une dépanneuse pour les unes, soit de mettre un PV pour les autres, avec toutes les conséquences pratiques que l'établissement de cette distinction – donc le choix du cours d'action qui en découle – était susceptible d'entraîner ».

57. Par malin, j'entends un objet dont la créativité fait émerger, dans l'enquête, des données dont l'inventivité se manifeste dans le fait qu'elles mettent immédiatement au jour un ensemble de propriétés pertinentes de l'action en commun qui sont, régulièrement et normalement, absorbées dans son accomplissement même.

Garfinkel tire la leçon de cette histoire, qu'il exprime dans son style : « Pour définir un contexte malin (*perspicuous setting*), l'approche ethnométhodologique suggère que l'analyste cherche à découvrir, en tant qu'une des eccités du travail des membres d'un groupe local d'agents, cette *chose* organisationnelle sur laquelle ils se reposent et qu'ils peuvent être amenés à enseigner à l'analyste qu'elle est ce qu'il doit savoir et qu'il doit apprendre d'eux, ce qui lui permettra, après l'avoir appris d'eux, de leur apprendre ce en quoi consiste leur travail en tant que phénomène d'ordre* localement produit, localement occasionné, et localement ordonné, localement décrit, localement critiquable, raconté, enregistré, observé ; comme et en tant qu'il est leur réalisation descriptible *in vivo* des détails cohérents et pertinents pour chaque nouvelle première fois » (*Ibid.*)⁵⁸.

Tout est là, même si c'est un peu dans le désordre, comme on le dirait pour le résultat d'une course hippique. Garfinkel résume un peu plus loin le sens général de sa définition : « Un contexte malin (*perspicuous setting*) rend possible, parce qu'il en est lui-même constitué, le dévoilement matériel des pratiques de production locale et de la descriptibilité naturelle des détails techniques *au moyen desquels examiner, élucider, apprendre, montrer, et enseigner l'objet organisationnel en tant que site du travail in vivo* » (*Ibid.*). Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? En définitive, que le terme *perspicuous setting* renvoie à la démarche et aux méthodes de la recherche en ethnométhodologie telles qu'elles sont appliquées dans le cadre d'une enquête de terrain, en considérant qu'elles sont totalement immergées (*embedded*) dans une culture locale (l'apprentissage dans une école de droit, les mathématiques, les îles du Pacifique) ; et que c'est cette immersion qui permet à l'analyste d'étudier certains objets de cette culture (des cas de procédure civile, le théorème de Gödel, la manière dont des programmes médicaux et de santé mentale échouent en Océanie)⁵⁹.

Cet usage de la notion de culture – que je crois contestable et qui a souvent contribué à donner un tour radicalement constructiviste à l'ethnométhodologie – est explicité dans la seconde exemplification d'un *perspicuous setting* : la cuisine d'Helen.

La cuisine d'Helen

Parmi une série d'études portant sur ce qu'il nomme des « actions instruites », Garfinkel rapporte la description de l'activité culinaire d'une femme aveugle : Helen. Sa discussion porte sur la manière dont elle se sert, de façon habile, d'un mur sur lequel sont disposés les ustensiles nécessaires à cette activité. Garfinkel

58. Garfinkel se sert de la notion d'ordre pour qualifier une objectivité approximative et provisoire attribuée aux éléments d'un contexte d'action dont la validité se découvre dans le cours de l'activité pratique et s'éprouve par sa capacité à assurer sa continuité. Pour la distinguer de l'usage qui en est fait en sociologie traditionnelle (où la notion d'ordre renvoie à un état de choses théoriquement construit auquel sont conférées les propriétés de stabilité et de détermination), Garfinkel accole un astérisque à la notion.

59. On retrouve là une partie de la notion de « *unique adequacy requirement* » proposée par Garfinkel pour exiger une implication totale du chercheur dans l'activité pratique qu'il étudie dont il doit devenir un praticien accompli.

conteste, bien sûr, la pertinence d'une description abstraite ou théorique qui reposerait sur une observation et une narration pures ou objectives des choses. Pour lui, ces descriptions nous livrent, comme il le dit, des informations sur un monde qui n'existe pas (*news from nowhere*). Et en effet une description objective (ou abstraite) d'un environnement ne dit rien au sujet de la manière dont les personnes qui s'y meuvent en font usage, tout comme les expérimentations de laboratoire ratent les phénomènes qu'elles prétendent décrire en restant aveugles aux processus dynamiques dans lesquels ces mêmes phénomènes (mais sont-ce les mêmes?) peuvent être pris. Bref, la description de la matérialité du mur d'Helen ne dit rien au sujet de ce qu'*est* le mur d'Helen. Et Garfinkel d'ajouter :

Il vous est impossible de savoir ce qu'est ce mur avant et sans, et exclusivement dans, ce moment précis où Helen se trouve devant lui en train de préparer des œufs au bacon pour son mari. C'est pour cette chose enseignable (*instructable thing*) que la cécité peut être un contexte malin (*perspicuous setting*)... C'est une question de (méthodes) de l'enquête en ethnométhodologie. Il s'agit d'immerger (*embedding*) l'ethnométhodologie dans la culture locale de la cuisine d'Helen, et d'examiner, de l'intérieur de cette culture, quelques uns des objets de cette culture. (*Ibid.* : 213-214)

L'évocation de l'illumination de Sacks a montré qu'un *perspicuous setting* est un contexte d'action que le sociologue choisit sur la base de ce qu'il sait déjà du monde et de la manière dont il est organisé ; et qu'il fait ce choix sur la base de l'hypothèse que ce contexte précis est susceptible de permettre l'observation du phénomène inédit qu'il a façonné. Mais on saisit mieux la logique qui préside à ce choix en considérant la conception que Garfinkel se fait, dans l'exemple d'Helen, de la cécité en tant que *perspicuous setting* : c'est l'élément qui permet de mettre au jour (de rendre clair), pour le bénéfice de l'enquête en cours, ce qu'en circonstance normale on ne pourrait pas voir. La cécité n'est pas le trait qui définit ou catégorise Helen en tant que personne ; et la description ne sert pas à démontrer ce qu'est une « culture aveugle ». La cécité est ici l'élément pivot d'un dispositif d'enquête visant à donner une matérialité (à seule fin de la décrire) à un phénomène habituellement caché : cette chose organisationnelle qui est supposée être au principe de la mise en ordre d'une forme d'action déterminée. Bref, la cécité est une variable qu'il s'agit d'introduire pour les besoins d'une analyse sociologique ; et il ne reste ensuite qu'à trouver un site dans lequel une observation pertinente (relativement au choix fait par le chercheur) peut se réaliser. C'est au croisement de cette double exigence que l'existence d'Helen dans sa cuisine est découverte, comme Sacks avait découvert, au hasard de ses pérégrinations mais sur la base d'une idée prête à l'emploi, les policiers dont il fait la double hypothèse qu'ils actualisent la distinction qu'il avait conçue et qu'ils vont lui apprendre ce qu'elle veut dire.

Rendre un objet d'enquête sociologique « malin »

Le cœur de l'affaire se trouve donc là : un *perspicuous setting* ne l'est qu'en relation à une enquête sociologique. En lui-même, aucun contexte d'action ne

présente la propriété de *perspicuousness*. Autrement dit, ce qui rend « malin » un contexte et conduit à y localiser un objet d'enquête est une décision de chercheur. Il lui incombe en effet de faire le pari que le contexte qu'il a défini rend possible l'observation de pratiques quotidiennes susceptibles de fournir des données qui lui apprendraient comment s'actualise le phénomène qu'il entend analyser sous une forme concrète donnée. Cette décision peut se prendre bien avant d'aller sur un terrain, où sa validité sera ensuite éprouvée, tout comme dans le cours même d'une recherche, en découvrant un site propice pour une analyse intéressante. Pour illustrer ce point, je vais rapidement revenir à deux des exemples d'enquête que j'ai déjà évoqués.

Lorsque j'ai commencé ma recherche dans les hôpitaux psychiatriques, tout sociologue savait (et je l'avais appris à mes dépens en constatant leurs réticences et leurs rebuffades) que les psychiatres étaient prévenus contre les visées qu'ils pensaient, généralement, être celles qui devaient animer un sociologue, à savoir le point de vue anti-psychiatrique et anti-institutionnel à la mode à l'époque. Pour me faire admettre sur le terrain, je devais donc surmonter un double rejet : celui, naturel, de qui est troublé et embarrassé par le fait d'être constamment sous le regard d'un observateur ; et celui du professionnel qui cherche à échapper à ce qu'il croit être une intention maligne de celui qu'il accueille. Et puisque toute question relative à la nature du savoir psychiatrique était interdite, il était exclu que je présente mon enquête sous ce jour. Le problème que j'avais à résoudre était donc le suivant : où trouver, dans l'activité pratique de la psychiatrie, un *perspicuous setting* permettant de soumettre la mise en application de ce savoir à une observation empirique ?

J'ai rangé ce problème dans ma boîte à projets à réaliser jusqu'au jour où j'ai découvert l'existence de ce secteur d'intervention dans lequel il pourrait se réaliser sans avoir à affronter ces questions parasites : la pédopsychiatrie, dont j'ai rappelé qu'elle était une médecine qui s'abstenait d'afficher le savoir qui la fonde. Ce qui m'a permis d'annoncer, à une équipe soignante s'occupant d'enfants autistes, que ce que je voulais apprendre en observant leur travail était comment ils s'y prenaient pour fixer les limites de ce qu'ils devaient savoir en l'absence de toute indication au sujet de la somme d'informations au sujet d'un enfant qu'il fallait recueillir pour être sûr que ce qu'on fait est bien ce qu'il faudrait faire⁶⁰ ?

Dans la seconde enquête, portant sur la quantification de l'activité médicale, je voulais décrire le type de raisonnement que déploient les responsables et les agents d'une administration pour concevoir et mettre en place une politique publique (en ce cas, celle de la santé) ? Cette envie est née d'une enquête précé-

60. Ce n'est qu'après avoir défini cet objet que j'ai compris tout l'intérêt qu'il y avait à présenter, aux professionnels qui s'inquiétaient de savoir pourquoi je venais les observer, un thème de recherche qui ne figurait pas, en tant que tel, dans leur horizon immédiat et dont ils ne comprenaient même pas ce qu'il avait à voir avec ce qu'ils faisaient (même après que je leur ai précisé les raisons pour lesquelles je postulais que cette question déterminait largement un pan de leur travail d'équipe). J'ai également découvert tout l'avantage qu'il y avait, une fois l'enquête terminée, à se servir de cet objet comme critère de distinction dans le fouillis de données amassées : il opère comme une sorte de scalpel qui justifie de prélever, parmi tous ces données, uniquement celles qui sont effectivement relatives au phénomène à analyser (ce qu'on peut nommer un principe de sélection raisonné ou de non-exhaustivité assumée).

dente, qui portait sur la « solvabilisation »⁶¹ des ménages et dans laquelle je cherchais à comprendre ce que ce néologisme pouvait bien signifier en considérant l'usage qui en était fait dans le travail des Caisses d'Allocations Familiales. C'est dans cette perspective que j'ai étudié le fonctionnement et les transformations de quatre systèmes de prestations sociales versées par ces Caisses (aides au logement ; modes de garde de la petite enfance ; aide sociale à l'enfance ; Revenu Minimum d'Insertion) ayant des objets différents (obtention d'un bien matériel ; accès à un service ; protection de la jeunesse ; prise en charge de la pauvreté). Et c'est dans l'observation de la manière dont les techniques de quantification ont été mises en œuvre dans le travail administratif que j'ai découvert les principes de que j'ai nommé, à la fin de ce travail, le phénomène gestionnaire.

J'avais envie de poursuivre la recherche sur ce phénomène en étudiant son extension au domaine de la santé. Mais je ne savais pas où ni comment le faire. Et c'est parce que j'avais cette idée en tête que, en tombant sur l'article du *Monde* relatant le travail des médecins-inspecteurs du Service médical de l'Assurance maladie et leur nouvelle mission : mettre en œuvre le contrôle des Références Médicales Opposables, j'ai tout de suite pensé qu'il présentait les caractéristiques d'un *perspicuous setting* me permettant de définir cet objet d'enquête : *comment les médecins-inspecteurs de la Sécurité sociale accomplissent-ils l'évaluation et le contrôle de l'activité médicale dans l'application des dispositions relatives aux R.M.O. ?* Dans ma construction, cet objet était susceptible de permettre la production de données qui alimenteraient l'analyse d'une question étrangère aux préoccupations des agents auprès desquels j'allais mener l'enquête (en faisant l'hypothèse qu'ils la réalisaient sans le savoir dans leur activité quotidienne) : *comment la notion d'efficacité s'applique-t-elle au domaine du politique ?*

Une nouvelle visée pour l'analyse

La définition d'un *perspicuous setting* (le choix d'un contexte malin comme site propice à l'analyse empirique d'un phénomène) oriente l'enquête dans un sens un peu inédit : il ne s'agit pas de comprendre comment des individus font ce qu'ils font (sur un mode constructiviste ou purement descriptif), mais bien de saisir comment ils font une chose dont le sociologue fait l'hypothèse qu'ils sont en train de la faire sans qu'ils ne sachent qu'ils la font. Mais à quoi sert ce renversement ? La réponse que j'apporte à cette question est assez radicale : à transformer totalement la visée du travail sociologique. On peut en effet admettre que, lorsque l'enquête de terrain s'inscrit dans le cadre que lui fixe la définition d'un *perspicuous setting*, elle produit des données qui permettent de démontrer comment les individus ordonnent le monde dans lequel on agit (au sens de rendre intelligible) de façon telle que cet ordonnancement (qui s'exprime directement dans l'action) soit reconnaissable par tous les participants et assure la continuité de l'action en

60. Ce néologisme renvoyait à une technique administrative consistant à attribuer une allocation à un bénéficiaire pour l'inciter à trouver sur le marché, et de sa propre initiative, le service (logement, garde d'enfant, formation, etc.) que les pouvoirs publics prenaient en charge pour assurer les besoins de la collectivité et dont les responsables politiques, qui accomplissent le désengagement de l'État, cherchent à le dessaisir.

commun. Autrement dit, la sociologie se place en situation d'*établir empiriquement le fait que la connaissance est une activité pratique qui, comme toutes les activités pratiques, est socialement organisée*. On saisit les enjeux de cette proposition : s'opposer aux prétentions abusives et dominatrices des sciences cognitives ; réduire l'emprise de l'herméneutique sur la sociologie ; et freiner le goût immodéré de la sur-interprétation qui habite trop souvent les sociologues. C'est cette position que mon plaidoyer pour la liberté du sociologue essaie de défendre et d'illustrer.

Le renversement de perspective analytique qu'induit la définition d'un *perspicuous setting* porte une autre conséquence de méthode. Elle concerne la forme de généralisation requise en sociologie. La sociologie traditionnelle (ou formelle, pour reprendre le terme de Garfinkel) se donne un principe de généralisation *a priori*, fondé en théorie (société, domination ou acteur rationnel) ; et tout le travail empirique consiste ensuite à rassembler des données qui, comme un échantillon prélevé dans un monde toujours identique, viennent exemplifier ce principe : on apprend alors comment la société, la domination ou la rationalité de l'acteur déterminent les pratiques ou les conduites individuelles, ou leur impriment une marque décisive. Dans ce dispositif, il n'est rien d'étonnant à constater que les enquêtes retrouvent, au terme du travail, la conclusion qui est posée d'entrée. Pour l'ethnométhodologie, ou la forme d'enquête alternative qu'elle propose, la démarche est exactement inverse : on choisit d'observer les pratiques ou les conduites individuelles *telles qu'elles s'accomplissent* et, à partir des données qu'on peut recueillir dans cette observation, on cherche le principe de généralisation qui lui correspond. Comme je l'ai dit, ce choix n'est pas arbitraire : il dépend totalement du savoir sociologique engagé dans l'enquête, tel qu'il se traduit dans la définition d'un phénomène inédit, dans la créativité conférée à l'objet d'enquête et dans l'inventivité anticipées des données prélevées sur le matériel recueilli. Tel est finalement le cœur de l'opposition entre ces deux manières de faire de la sociologie : opter pour une conception *top-down* ou *bottom-up* de la généralisation.

Le luxe de la liberté

La sociologie n'est pas une activité qu'on exerce en salon ou en cabinet, mais dans la confrontation avec un fragment de la réalité du monde (quelle que soit la manière dont il est appréhendé : statistique ou ethnographique). Cette confrontation peut prendre deux allures : soit on prétend que le monde social est une matière qu'il s'agit de maîtriser à partir d'un savoir théorique que le sociologue prétend posséder *a priori*, soit on admet que ce sont les mouvements qui agitent de façon imprédictible le monde social qui guident nos manières de le décrire. Je préfère, pour ma part, la seconde de ces deux manières de faire.

Cette préférence a fini par me faire comprendre que l'imagination sociologique ne se développe que contre les résistances que l'objet d'une enquête ne cesse d'opposer aux efforts que le chercheur déploie pour le mater et en rendre raison. La leçon que j'en tire – et qui, pour être honnête, ne m'est devenue claire que très récemment –, c'est que *l'objet doit être envisagé comme un partenaire à*

part entière du travail sociologique. Cette leçon invite à ajouter une autre ficelle au métier⁶² : apprendre à partager les commandes de l'enquête avec son objet, accepter de se laisser manœuvrer par ce qu'on cherche à saisir et analyser, tout en conservant la certitude de garder la main en fin de compte. Mais pour que cette lutte ne tourne pas à la confusion du sociologue (qui se réfugie alors dans une très commode soumission au réel), il faut avoir le courage de coller à l'objet tel qu'il a été défini dans un contexte malin, et celui de soutenir un regard un peu décalé sur l'ordre du monde.

Ce n'est pas la seule manière de faire de la sociologie, mais c'est la plus inventive et la plus excitante (si on peut associer cet adjectif à une activité scientifique). Et si tel est le cas, c'est parce qu'elle renonce à la théorie et se laisse guider par l'action en commun telle que les individus la réalisent dans une situation donnée. Et surtout parce qu'elle remplit assez bien la vocation critique de la sociologie. L'idée, peut-être trop étroite, que je me fais de cette vocation est qu'elle doit consister à explorer les limites de nos manières habituelles d'appréhender le monde social en essayant de décrire comment elles façonnent nos manières habituelles d'y agir. Cette exploration peut prendre une forme un petit peu plus radicale, lorsqu'on peut démontrer que certaines de ces limitations expriment une forme d'aliénation contenue dans les usages d'une langue vernaculaire (et que celle-ci est créée à cette fin). C'est cette modalité de l'aliénation⁶³ que j'ai essayé de mettre au jour en analysant les descriptions des professionnels dont j'ai étudié l'activité (celle des psychiatres ou des médecins, comme celle des gouvernants ou des techniciens de dossier). Et si j'ai réussi à le faire, c'est en transplantant la critique directement au sein même de l'enquête, c'est-à-dire en construisant des *perspicuous settings* susceptibles de produire une clarification de certaines affaires du monde. Et, en mettant un rien de malice dans l'opération⁶⁴, je crois être parvenu à lever un coin de voile sur la manière dont ces affaires s'organisent. Tel est le luxe que le sociologue peut tirer de sa liberté.

62. Pour parler comme H. Becker (2002).

63. Déjà analysée par V. Kemperer (1996) ; ou H. Marcuse (1968 : ch. 4, L'univers du discours clos).

64. En prenant comme cible les conceptions qui fondent la suffisance et l'arrogance des puissants, ou en accordant une valeur propre au point de vue de ceux qui ne pensent pas que leur point de vue vaut la peine d'être analysé.

Références bibliographiques

- Becker, H. (2002) *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte (Repères).
- Castel, R., dir. (1998) *Les sorties de la toxicomanie*, Fribourg, Editions Universitaires.
- Garfinkel, H. (2002) *Ethnomethodology's Program*, Lanham, Rowman & Littlefield.
- Granger, G.-G. (1967) *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier.
- Kemperer, V. (1996) *LTI, la langue du IIIème Reich*, Paris, Albin Michel.
- Marcuse, H. (1968) *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Minuit.
- Ogien, A. (1989) *Le raisonnement psychiatrique*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Ogien, A. (1992) Les limites de la connaissance nécessaire, *Sciences sociales et santé* 10 (1) : 49-83.
- Ogien, A. (1994) La morale du drogué, *Revue française des Affaires sociales* 2 : 59-67.
- Ogien, A. (1995) *L'Esprit gestionnaire*, Paris, Ed. de l'EHESS.
- Ogien, A. (2000) La volonté de quantifier, *Annales* 2 : 283-312.
- Ogien, A. (2001) Le système R.M.O., la maîtrise des dépenses de santé et les paradoxes du contrôle, *Revue française des Affaires sociales* 4.
- Ogien, A. (2007) *Les règles de la pratique sociologique*, Paris, PUF.